

LE POÈME NATIONAL DU MONTÉNÉGR0

Le Monténégro est aujourd'hui le plus petit des États slaves indépendants. Il n'est peut-être pas celui dont les ambitions sont les plus restreintes, et, s'il a revendiqué un titre qui semble hors de proportion avec ses dimensions actuelles, c'est évidemment qu'il se croit appelé à jouer un rôle considérable dans les destinées de la race serbe et de la Péninsule balkanique.

Son histoire primitive est assez obscure. Elle n'a d'intérêt pour nous qu'à dater du moment où la région des Montagnes Noires est occupée par les Serbes. Sous la dynastie nationale des Nemanias, vers le douzième siècle, cette région constitue une sorte d'apanage, appelé la Zeta, qui est alloué aux princesses douairières et aux héritiers présomptifs. La Zeta confine d'une part aux Albanais, de l'autre aux peuples romans de la Dalmatie.

Après la mort du tsar Douchan (1355), l'empire serbe qu'il avait constitué se décompose et de 1360 à 1421 on voit apparaître une dynastie locale, celle des Balchides.

On a prétendu qu'elle était apparentée à la maison provençale des Baux, mais cette hypothèse, qui sourirait à notre imagination, n'est appuyée par aucun texte positif. Il est curieux de noter cependant que ces princes appartenaient à la religion catholique : la religion sur laquelle ils régnaient comprenaient les districts de Bar (Antivari), Budva, Skadar (Scutari), Ulcinio. Nous les voyons sans cesse en lutte contre leurs voisins de Serbie, d'Albanie, de Bosnie et contre les Vénitiens, qui auraient mieux fait de s'allier avec eux contre les Turcs. Mais on connaît la devise de la République : « Siam Veneziani, poi Cristiani. »

Ce fut le despote serbe Georges Brankovitch qui hérita d'une partie de l'État incohérent et mal délimité des Balchides. Dans la Haute Zeta, du côté du lac Scutari, la famille des Tsernoievitch régna quelque temps sous la suzeraineté vénitienne, et fonda à Obod une imprimerie éphémère, la première des pays balkaniques, où un livre liturgique fut imprimé en 1494. C'est l'un des premiers et des plus célèbres incunables slaves.

Au début du seizième siècle, de 1514 à 1528, le Monténégro est occupé par l'Albanais Skanderbeg Tsernoievitch, qui est tout ensemble un prince serbe et un pacha turc ; puis, sans avoir été formellement conquis et annexé, il est gouverné par une série de dynastes, les uns chrétiens, les autres Turcs ; mais toutes les fois que la guerre éclate entre la Porte et Venise, les indigènes s'efforcent de recouvrer leur indépendance. Nous avons au début du xvii^e siècle un document très curieux sur la situation de la région monténégrine : c'est, en italien, une Relation et description du Sandjak ou duché (ducat) de Scutari par un certain Mariano Bolizza, noble de Cattaro. Le document est daté de mai 1614¹. Il nous apprend que le sandjak de Scutari était alors commandé par un certain Mehmed bey Ballichievitch, qu'il qualifie de Turc albanais. Il divise le duché ou sandjak en six districts : Monténégro, Antivari, Dolcigno, Scutari, Podgorizza, Plava ; les noms des chefs de district ou de commune sont généralement des noms slaves. Le Monténégro proprement dit comprend quatre-vingt-dix villages, qui comptent 3 524 feux, mettent sur pied 8 027 hommes dont 1 000 arquebusiers.

Le métropolitain de Tsetinie exerce l'autorité spirituelle ; un *spahia* chrétien, l'autorité administrative. Un certain nombre de points stratégiques sont occupés par les Turcs ; mais une bonne partie de la population ne leur obéit point.

1. Ce document, dont l'original est à la Bibliothèque Saint-Marc, à Venise, a été publié par M. Sime Ljubie dans les *Starine* (Anciens textes) éditées par l'Académie Sud-Slave d'Agram (livre XII, Agram ; 1880).

Dans les guerres qui éclatent entre Venise et la Porte, les indigènes prennent généralement parti pour la République, et même dans certains actes officiels ils se déclarent ses vassaux. Sauf un certain nombre qui ont embrassé l'islam à dater de la fin du dix-septième siècle, ils reconnaissent comme chef réel de la nation le métropolitain. De 1697 à 1851 les quatre prélats qui se succèdent à Tsettinie appartiennent à la famille des Niegoch et constituent de fait, sinon de droit, une sorte de dynastie nationale. Le premier, Daniel Pétrovitch, règne — on peut employer le mot — de 1697 à 1735; le second, Sava Petrovich, neveu du précédent, de 1735 à 1781; le troisième, Pierre Pétrovich, de 1781 à 1830; le quatrième, — toujours un neveu, — de 1830 à 1851. C'est le poète dont le nom figure en tête de cette étude. A dater de 1851, le Monténégro est gouverné par un prince laïque.

Pierre le Grand, préoccupé d'assurer la domination de la Russie sur la mer Noire, avait compris tout l'intérêt qu'il pouvait y avoir à créer une diversion contre les Turcs du côté de l'Adriatique. Informé de l'existence du Monténégro par des Serbes réfugiés dans son empire, il envoya l'un d'entre eux, le colonel Miloradovitch¹, pour offrir son amitié aux Monténégrins et les appeler aux armes contre l'ennemi commun. Nous n'avons pas ici à retracer l'histoire du Monténégro sous les quatre chefs spirituels dont nous avons tout à l'heure énuméré les noms. C'est sous le règne du premier d'entre eux que se passe l'épisode chanté par le dernier dans le poème qui donne lieu à cette étude, et c'est le poète qu'il convient de présenter à nos lecteurs.

I

Pierre Petrovitch Niegoch était né en 1811 ou 1813, —

1. C'était un ancêtre du célèbre général Michel Andreevitch Miloradovitch, qui se distingua dans les campagnes contre Napoléon.

on ne sait exactement, — au village de Niegouchi, non loin de Tsettinie, au cœur même du Monténégro. Il avait reçu au baptême le nom essentiellement slave de Radivoï (celui qui aime les combats) et ne prit le nom de Pierre que lorsqu'il embrassa la carrière monastique. Lorsqu'il fut arrivé à l'âge de dix ans, son oncle le vladika, autrement dit l'évêque souverain, le fit venir à Tsettinie et lui fit commencer ses études dans un couvent. La petite principauté n'avait pas d'écoles laïques. Puis il l'envoya se perfectionner en Dalmatie. Pierre, d'après les coutumes établies, n'était pas l'héritier du trône. Ce privilège revenait à son cousin, le jeune Georges Niegoch, qui à ce moment-là était élevé en Russie. Mais cet héritier présomptif avait des goûts militaires; il se refusait à embrasser la carrière ecclésiastique et préféra rester dans l'armée russe. Ce fut Radivoï qui fut désigné pour le remplacer. Vers 1825, le poète serbe Simon Miloutinovitch avait eu l'idée de venir visiter le Monténégro, dont il fut un des premiers historiens. Quelque temps secrétaire du vladika et chargé d'instruire son successeur, il lui inspira un patriotisme ardent, un dévouement enthousiaste, non seulement pour la petite patrie monténégrine, mais aussi pour la grande patrie slave. Ces leçons, le futur prince les compléta par des voyages en Russie. Il resta toujours reconnaissant à son maître, lui dédia un de ses poèmes, et le célébra après sa mort dans une ode.

Pierre I^{er} mourut le 1^{er} octobre 1830 et, conformément à son testament, les chefs réunis à Tsettinie reconnurent Radivoï pour son successeur. Une lourde responsabilité allait peser sur la tête de ce jeune homme de dix-neuf ans, peut-être même de dix-sept; car, nous l'avons dit plus haut, on ignore la date précise de sa naissance.

Le Monténégro vivait alors dans un état absolument patriarcal ou plutôt franchement anarchique. Les diverses tribus se regardaient comme tout à fait indépendantes les unes vis-à-vis des autres. Le pays se divisait en deux groupes principaux: la Montagne Noire proprement dite, qui représentait à peu près la partie occidentale de l'état actuel, et

les Brda¹. Il n'y avait ni administration commune, ni divisions officielles. L'autorité du vladika était mal établie et peu respectée. Du côté de la Dalmatie, où le gouvernement autrichien avait succédé à Venise, la frontière était insuffisamment délimitée. La Russie s'efforçait de maintenir une suzeraineté diplomatique sur un territoire que, de son côté, la Porte prétendait considérer comme *pars annexa*.

Suivant la tradition qui subsistait depuis la fin du XVII^e siècle, le nouveau souverain devait être un prélat. En 1831, un évêque étranger fut appelé dans le pays et fit du jeune homme un moine, puis un archimandrite. C'est à cette occasion que le néophyte abandonna son nom de Radivoï et prit celui de Pierre II. Il aurait bien voulu aller chercher en Russie la consécration épiscopale qui, suivant la tradition, était indispensable à son prestige. Mais la Russie était alors uniquement préoccupée des affaires de Pologne. D'autre part, la Turquie, par suite des réformes du sultan Mahmoud II, était dans un état de fermentation qui demandait à être surveillé de près. Le Monténégro devait essayer de profiter de ces circonstances pour élargir son petit domaine, et se donner un peu d'air.

Ne pouvant agrandir son pays, le nouveau souverain s'efforça du moins de l'organiser. Il établit un sénat faisant fonction de tribunal suprême, une gendarmerie et un système provisoire d'impôts pour subvenir aux besoins les plus urgents du petit État.

En 1833, il put enfin se rendre à Pétersbourg pour recevoir la consécration épiscopale qui lui fut donnée en présence de l'empereur Nicolas. A son retour il fonda à Tsettinie la première école du Monténégro, et ouvrit une imprimerie qui publia son premier volume, *L'Ermite de Tsettinie*. Cet établissement subsista jusqu'en 1852. Cette année-là, les caractères furent fondus et transformés en balles de fusil ; *primo vivere, deinde philosophari*.

Ce qui était surtout difficile, c'était d'établir un système

1. Ce mot veut dire : les sommets, les pics.

financier régulier chez un peuple essentiellement anarchique. A diverses reprises l'évêque dut parcourir en personne les *nahias* ou districts pour recueillir les impôts qu'on refusait à ses agents.

Les difficultés qu'il rencontra dans son œuvre d'organisation l'engagèrent à retourner en Russie pour solliciter de l'empereur un appui moral et une aide matérielle. Mais, pour aller en Russie, il fallait passer par Vienne et demander un passeport à l'ambassade. Ce passeport, on le fit longtemps attendre à Pierre II. Il songeait déjà à renoncer à la Russie et à se tourner du côté de la France, lorsqu'il reçut enfin le bienheureux parchemin. Il fut bien accueilli à Pétersbourg ; la subvention de mille ducats que recevait le Monténégro fut élevée à neuf mille. Cette somme ne fut pas perdue. De retour dans son pays, le vladika fit tracer des routes, construire des magasins pour les années de famine, une poudrière et, pour se loger lui-même ainsi que le sénat, une maison un peu plus vaste que les autres, qui fut appelée par le peuple le Bigliardo (le Billard). On y avait en effet établi un billard, et ce meuble nouveau, absolument inconnu jusqu'alors, avait vivement frappé l'imagination des rudes Monténégrins.

La situation de la petite principauté entre l'Autriche et la Turquie était fort délicate. Pierre II réussit à traiter, avec la cour de Vienne, des questions de rectification de frontière sans l'intervention de son prétendu suzerain, le sultan. C'était une façon indirecte de faire reconnaître l'indépendance de la Montagne Noire. L'évêque régla également des questions de frontière avec les pachas voisins, sans que la Sublime Porte crût devoir intervenir. Il y avait si loin en ce temps-là de Constantinople à Tsettinie !

Le saint synode russe avait accordé à Pierre II le titre de métropolitain du Monténégro et son prestige s'en était trouvé accru. Mais il n'avait à l'étranger aucune espèce de représentation. A diverses reprises il dut aller à Vienne pour des questions de frontière, et c'est durant un de ses voyages, en 1843, qu'il fit imprimer dans la capitale la pre-

mière édition du poème que nous étudierons tout à l'heure.

Survint l'année tragique de 1848. Elle eut son contre-coup sur les destinées du Monténégro. D'un côté, les Vénitiens, qui avaient proclamé leur indépendance, avaient annoncé l'intention de reconquérir la Dalmatie et les Bouches de Cattaro; d'autre part, les Croates, sous le commandement de Jellacich, se soulevaient contre les Magyars. Le 20 mai 1848 le vladika fit imprimer une proclamation par laquelle il invitait les Bocchesi¹ et les Ragusains à se ranger sous les drapeaux de Jellacich. Cette intervention dans les affaires d'un pays étranger était en somme tout à fait contraire aux usages et aux droits des gens. Mais le Monténégro, n'existant que de fait, avait peut-être le droit d'ignorer les traditions diplomatiques. L'époque, d'ailleurs, était de celles auxquelles on peut appliquer le mot du poète, *fas versum atque nefas*. Le vladika déclarait à ses voisins que, s'ils ne résistaient pas aux Italiens et se laissaient de nouveau dominer par eux, ils trouveraient chez les Monténégrins une hostilité irréconciliable. Si au contraire ils restaient fidèles à la cause slave, représentée par Jellacich, les Monténégrins leur viendraient en aide. Et il offrait dès maintenant son concours à Jellacich. La lettre qu'il lui écrivait le 20 novembre 1848 mérite d'être traduite en entier. C'est un document fort intéressant pour l'histoire des idées de solidarité slave ou, comme auraient dit nos pères, du panslavisme :

Glorieux Ban,

Nous nous réjouissons de chacun de tes succès comme de notre propre succès; car c'est le triomphe de notre nation et aussi le mien, à moi qui suis ton frère. Glorieux Ban! Ta mission est difficile, mais grandiose et admirable. Un destin mystérieux t'a mis à la tête des Slaves méridionaux. La fortune t'a couronné d'admirables vertus. Mais tout se dresse contre toi.

Tu as sauvé le trône, la dynastie et tous ses partisans; tu leur as rendu un service que personne ne leur avait jamais rendu, et

1. Habitants des Bouches de Cattaro.

pour te remercier, au bout de quelques jours on a imposé à la Dalmatie l'ancien joug de fer.

Et la Dalmatie fait partie de ton banat¹. Il est vrai qu'elle ne tient pas à ses frères; mais est-ce sa faute, la pauvre, si elle ne voit pas plus loin que le bout de son nez? Mais maintenant, bon gré, mal gré, il lui faudra compter avec l'italianisme. Tous les patriotes ont les yeux fixés sur toi, et tendent les mains vers toi, comme vers un Messie envoyé du ciel. Ta mission est grande. Elle va donner une nouvelle face à l'Europe. Elle efface une tache honteuse du visage des glorieux Slaves, qui jusqu'à ce jour n'étaient rien que des serfs lamentables, esclaves des autres nations.

Cher Ban! La terre gémit déjà de cette hideuse injustice; les âmes des Slaves qui ont des pensées généreuses sont affligées d'un tourment éternel. Elles ont honte devant le monde et les hommes à cause de cet état inférieur auquel nous sommes réduits vis-à-vis de nos frères européens. Nous sommes habitués à servir. Nous ne connaissons pas nos forces. Nous nous jetons de nous-mêmes dans les chaînes d'autrui.

À la vérité moi et mon petit peuple nous sommes libres en dépit de la tyrannie et de l'espionnage; mais qu'est-ce que cette liberté quand je vois autour de moi des millions de mes frères qui gémissent dans les chaînes de l'esclavage?

Puisse la Dalmatie tomber dans tes mains pour que nous devenions voisins!

J'aurais voulu pouvoir t'envoyer comme auxiliaires quelques Monténégrins.

Nous serons toujours prêts à accourir à ta voix. Rien au monde ne m'a jusqu'ici plus intéressé que ton entreprise et tu m'obligerais infiniment si tu m'honorais plus souvent de tes inappréciables lettres!

Jellacich dut refuser le concours que lui offrait le vladika. On sait comment les espérances des Croates furent déçues après la répression de l'insurrection hongroise et le rétablissement de l'ordre dans la monarchie.

2. La Dalmatie en principe fait partie du royaume triunitaire (Croatie, Slavonie, Dalmatie), mais le gouvernement autrichien ne l'y a point rattachée après l'avoir reprise sur les Français. Elle fait encore aujourd'hui partie de la Cisteithanie et envoie ses députés à Vienne.

Le vladika rêvait l'émancipation des Croates, l'union du Monténégro avec la Serbie, l'affranchissement de la Bosnie et de l'Herzégovine. Aucun de ces rêves ne s'est encore réalisé.

Ses dernières années furent tristes. Une maladie de poitrine l'obligea à chercher à deux reprises différentes quelque repos sous le ciel de l'Italie, plus élément que celui du Monténégro. Il mourut le 19 octobre 1851. Au sommet du mont Lovtchen, d'où l'œil embrasse tout le Monténégro, il avait fait élever une chapelle. C'est là que repose celui qui fut pour cette petite nation un chef vigilant et un poète national.

II

Dans son enfance, Pierre II n'avait reçu de ses maîtres, y compris Miloutinovitch, qu'une éducation fort élémentaire. Le maître lui avait surtout donné des leçons de choses, inspiré l'amour de la race slave et de la poésie. La langue littéraire qu'il lui avait enseignée n'était pas précisément le serbe pur. Elle constituait un mélange hybride de serbe, de slavon et de russe.

Le vladika eut l'occasion d'achever son éducation pendant ses différents séjours à l'étranger, notamment en Russie. Il étudia le français et l'italien. Il se plaisait surtout à la lecture de Lamartine, de Dante, de Pétrarque et de Byron, qu'il lisait dans une traduction; il connaissait les chants populaires dont la langue est si belle, le souffle épique si élevé, et il s'en est inspiré à diverses reprises.

En dehors des œuvres de son maître Miloutinovitch, il avait lu les œuvres des poètes qui représentaient alors la nouvelle école encore hésitante entre la pratique de l'idiome populaire et celle du jargon artificiel auquel nous avons fait allusion. Il avait médité la *Serbianka* de Simov, une sorte de Henriade serbe qui racontait les luttes nationales sous Karageorges, et une autre œuvre du même rimeur, intitulée *La Gloire du Monténégro*.

Il avait appris à écrire des odes d'un style pseudo-classique sur le modèle de celles de Mouchitski, lequel fabriquait des épithètes truculentes à la façon de notre Ronsard. Il n'ignorait pas les publications de Vouk Karadjitch. Toutefois les relations littéraires, même entre voisins slaves, étaient encore très difficiles, et il était difficile de suivre à Tsettinie le mouvement illyrien dont Zagreb (Agram) était alors le théâtre.

Il s'est inspiré bien rarement des modèles étrangers, sauf des poètes russes qu'il connaissait. On retrouve parfois dans ses œuvres des réminiscences de Lamartine, de Dante et de Milton.

Les circonstances politiques l'avaient obligé à embrasser la carrière ecclésiastique. Mais il était aussi peu évêque que possible, et, sous la soutane noire, il gardait une âme essentiellement guerrière et laïque. Il procédait, sans s'en douter, de nos prélats philosophes du XVIII^e siècle, des Bernis et des Talleyrand. Il mettait la communauté de race bien au-dessus de la communauté religieuse. « Il ne faut pas demander, dit-il dans un de ses poèmes, comment un homme fait le signe de la croix¹, mais quel sang coule dans ses veines et quel lait l'a nourri. »

Son œuvre littéraire est assez considérable. Dès la vingtième année il avait débuté dans les lettres par deux recueils de poésie : *L'Ermite de Tsettinie* et *Le Remède de la cruauté turque*, publiés à Tsettinie, en 1834. Le second de ces poèmes célèbre un épisode des luttes incessantes entre Turcs et Monténégrins. En 1838, le poète, qui devait chanter plus tard le ban Jellacich, eut la singulière idée de célébrer, par une ode, l'avènement de son puissant voisin, l'empereur d'Autriche Ferdinand, dont il voulait évidemment se concilier les bonnes grâces. A diverses reprises il fit paraître, dans les revues serbes, des poésies philosophiques, qui n'ont qu'un médiocre intérêt, et des chants patriotiques, qui sont en général mieux réussis.

1. Les orthodoxes font le signe de la croix autrement que les catholiques.

Je n'ai pas sous les yeux un grand poème intitulé *Slobodiada* (La Libertiade), où l'auteur chante les guerres des Monténégrins contre les Turcs. Je sais seulement que c'est une œuvre écrite en style pseudo-classique où abondent des détails mythologiques peu intelligibles aux compatriotes de l'auteur. Il avait offert la dédicace du poème à l'empereur Nicolas, qui ne voulut point accepter avant d'avoir fait examiner le manuscrit, que l'auteur dut envoyer à Pétersbourg. Il y resta longtemps, si longtemps qu'il ne put être édité qu'après la mort de l'auteur. Il parut à Belgrade en 1856. Il est peu probable qu'il soit réimprimé. Il représente un genre absolument démodé.

Je n'insisterai pas davantage sur un poème d'allure philosophique, *Le Rayon du Microcosme*, ni sur un drame historique, *Étienne le Petit*, qui met en scène un épisode de l'histoire du Monténégro. J'ai hâte d'arriver à l'œuvre principale, qui, depuis 1847, n'a pas été réimprimée moins de seize fois.

III

Le titre au premier abord est assez singulier : *Gorski Vienats*, cela veut dire exactement *La Couronne de la Montagne*. Quelle montagne ? Évidemment celle qu'habitent les héros chantés par le poète, c'est-à-dire le Monténégro. Il s'agit de célébrer un exploit qui les a illustrés. *Gorski Vienats* peut donc être traduit par ce titre beaucoup plus clair : La Gloire du Monténégro.

Sous ce titre, le poète a réuni un certain nombre d'épisodes ou de récits épiques qui mettent en scène la destruction des Turcs ou plutôt des Monténégrins turcisés (poturice), autrement dit renégats, au début du xviii^e siècle, sous le règne du premier vladika Daniel. Beaucoup de Monténégrins depuis la conquête ottomane s'étaient convertis à l'islam pour s'assurer la faveur des dominateurs étrangers et l'on sait qu'il y a encore aujourd'hui en Bosnie environ cinq

cent mille Serbes musulmans. Le vladika Daniel entreprit de détruire ou d'expulser ces renégats, et il y réussit.

Pierre Petrovitch Niegoch considérait cet épisode comme le prologue de la délivrance de la race slave asservie par les Turcs, délivrance poursuivie depuis par Karagorges et Miloch. Il avait d'abord intitulé son poème *La première étincelle*, et ce titre était peut-être préférable à celui qui a prévalu.

Dans ce poème qui compte près de trois mille vers, l'auteur ne se contente pas de mettre en scène l'épisode historique auquel nous venons de faire allusion. Il chante aussi la vie monténégrine. Un grand nombre de morceaux pourraient être détachés de l'œuvre, sans que cette suppression en compromît l'harmonie ou l'unité. Mais ce sont parfois ces hors-d'œuvre qui constituent les principales beautés du poème.

Il se divise en trois épisodes principaux : la réunion des chrétiens sur le mont Lovtchen, où ils décident de convertir ou d'exterminer les renégats ; la rencontre avec les renégats, qui refusent de revenir à la foi chrétienne, et enfin leur destruction. Ces trois épisodes sont entremêlés de hors-d'œuvre épiques ou lyriques qui n'ont aucun rapport avec l'action. Ainsi le poète se complait à mettre en scène des jeux ou des rites populaires. On sent très bien qu'après avoir écrit certains morceaux pour son plaisir, il les a enchâssés dans le poème au petit bonheur. Le drame manque absolument de proportions et d'unité. L'intérêt s'éparpille sur une foule de personnages et il n'est aucun d'eux qui soit vraiment le héros du poème. Ce héros, c'est le peuple monténégrin.

Comme ces peintres qui aiment à faire figurer leur portrait dans des tableaux historiques, le vladika s'est mis en scène dans la personne de l'évêque Danilo et de l'hégoumène Stéfane, qui sont les raisonneurs du drame et qui abusent parfois des tirades philosophiques.

Le poème ne nous présente que des types de prêtres ou de guerriers ; parmi les trente personnages, deux femmes

apparaissent seulement : une sœur qui vient pleurer son frère mort en combattant et une sorcière d'origine étrangère. Aucun épisode d'amour ne se mêle à ces tableaux austères.

Le rideau se lève sur une scène assez grandiose et qui ferait un début d'opéra. Par une belle nuit d'été, au sommet du mont Lovtchen, les guerriers monténégrins se sont réunis pour délibérer sur les intérêts de la nation, puis ils se sont endormis. Tandis qu'ils sont encore plongés dans le sommeil, le vladika Daniel veille, et, n'ayant aucun interlocuteur à qui confier ses idées, il nous les révèle dans un monologue. Il évoque le souvenir des premières conquêtes musulmanes et même le nom de Charles Martel. C'est faire preuve de beaucoup d'érudition. Mais peut-être *non erat hic locus*. Le poète manque souvent de goût et de mesure et montre parfois un fâcheux pédantisme.

Donc le vladika se raconte à lui-même comment les pays serbes sont tombés aux mains des Osmanlis et déplore les misères de sa race. Il se sent comme un fêtu de paille emporté par la tempête. Le ciel est fermé et n'entend plus ses prières. Le Monténégro résiste encore à l'invasion, mais la foi musulmane y gagne du terrain et le nombre des renégats se multiplie.

Peu à peu les guerriers s'éveillent : l'un d'entre eux essaye de relever le courage du vladika. N'a-t-il pas autour de lui cinq cents braves compagnons ? Avant que les Turcs aient réussi à les dompter, beaucoup de sang aura coulé. Ces héros, le poète se plaît à nous les présenter. Ils aiment à faire parler la poudre et à écouter dans la montagne l'écho de leurs détonations.

La scène change, et nous voici à Tsettinie au milieu d'une assemblée qui s'est réunie pour régler des différends entre certains chefs de tribus. Le poète, qui a lu les tragiques grecs, probablement dans quelque traduction russe, a introduit sur la scène le chœur antique, mais il n'a pas osé lui donner ce nom ; il l'appelle le kolo. Le kolo, c'est une danse grave, une sorte de ronde (kolo veut dire cercle) dan-

sée très lentement et accompagnée de chants. Les danseurs de kolo évoquent les épreuves et les misères de la nation serbe, la journée de Kosovo où succomba son indépendance. Malheureusement le poète ne se dissimule pas assez derrière ses interprètes. À côté des souvenirs nationaux il mentionne les noms de Léonidas et de Sparte, dont les Monténégrins illettrés n'avaient certainement jamais entendu parler. Ce pédantisme malencontreux vient fort mal à propos gêner des strophes qu'anime un souffle patriotique :

Partout le nom des Serbes a péri ; les lions sont devenus des laboureurs, les faibles et les avars se sont faits Turcs.

Tout ce qui a échappé au sabre ture, ce qui ne blasphème pas la vraie foi, ce qui ne veut pas porter de chaînes s'est réfugié dans ces montagnes pour y périr ou verser son sang, pour y garder la gloire des héros, un nom fameux et la sainte liberté. Tous ces héros brillants comme les étoiles qu'ont engendrés jusqu'ici les montagnes, tous sont tombés dans les combats sanglants, tombés pour l'honneur, la gloire et la liberté, et ce sont les merveilleuses guzlas qui ont essuyé nos larmes.

Pourquoi, continue le chœur, dont je résume les lamentations, pourquoi la lutte n'a-t-elle pas continué ? C'est qu'une partie des Serbes sont devenus des Musulmans. Les loups et les brebis vivent maintenant ensemble. Le Turc est l'ami du Monténégrin ; la foi chrétienne est menacée de disparaître.

Les voïévodes se reprochent mutuellement leur indolence et décident qu'il est temps d'agir pour débarrasser la patrie des renégats. Leur ardeur est encore surexcitée par le récit des violences récemment exercées sur une de leurs compatriotes par un ravisseur musulman. Le vladika leur prêche la guerre sainte dans un style qui, nous devons l'avouer, manque parfois de naturel :

L'obscurité plane sur la mer ; le Croissant m'a caché le soleil...
Jeune froment, épanouis tes épis. La moisson est venue pour toi avant le temps. Je vois des morceaux de victimes tomber sur l'autel de l'Église et de la race. J'entends des hurlements qui renversent les montagnes. Le moment est venu de servir l'honneur

et le nom serbe. La lutte doit être sans trêve. Que cela arrive qui ne peut pas ne pas arriver. Que l'enfer dévore! Que Satan moissonne; sur les tombeaux naîtront des fleurs pour de prochaines générations. Qu'il frappe pour la croix, pour l'honneur des héros, quiconque est ceint d'un sabre étincelant, quiconque se sent un cœur dans la poitrine... Les blasphémateurs du nom du Christ, baptisons-les par l'eau ou par le sang. Extirpons la lèpre de notre troupeau. Faisons retentir un chant de terreur! Dressons sur une pierre sanglante l'autel de la vérité.

Voilà, il faut l'avouer un langage qui, pour un évêque, n'est pas très évangélique. Mais au début du xviii^e siècle le Monténégro est encore dans le moyen âge et son évêque prêche la croisade contre les infidèles.

Avant d'entreprendre ce que l'on pourrait appeler les vêpres monténégrines, les guerriers décident de mander auprès d'eux les frères renégats pour les engager à renoncer volontairement à l'islam. Ils viennent en effet; mais la discussion traîne en longueur. On n'arrive point à s'entendre, et le serdar Ivan Petrovitch résume la situation par une formule brutale : « L'écurie est trop étroite pour les deux chevaux. »

Justement arrive un messenger avec une lettre du vizir qui invite le vladika et ses sujets à faire acte de soumission envers le sultan. Le vladika lui remet une lettre accompagnée d'une balle de fusil. Décidément, il est bien peu probable que la réconciliation s'opère entre les chrétiens et les musulmans.

La nuit est venue; les guerriers s'endorment. Quelques-uns d'entre eux parlent en songe. A leur réveil, ils se racontent leurs rêves; l'action n'avance guère; elle importe peu au poète, qui n'a songé qu'à écrire une suite de tableaux plus ou moins pittoresques. Ainsi, un Monténégrin, retour de Venise, donne à ses compatriotes toute espèce de détails sur la vie de la République. Il leur explique même ce que c'est que le fameux Carnaval. Ses auditeurs font rôtir un mouton et le dépècent, tandis que l'un d'eux chante le récit d'un combat où beaucoup de Turcs ont péri.

Puis le poète nous fait assister, — de loin, il est vrai, — à une noce où les renégats fraternisent avec les chrétiens. Il exhale sa haine contre les Turcs :

Qu'est-ce que ce peut être qu'un mariage chez les Turcs, demande l'un des Monténégrins? Ces gens-là vivent comme des brutes.

— Ils n'ont aucune espèce de mariage, répond le serdar Janko; mais ils font un accord comme lorsqu'on vend une vache pour en partager le bénéfice; ils ne considèrent pas les femmes comme les membres de la famille, mais comme des esclaves achetées.

La loi, dit un autre, est pour le Turc ce qu'il désire. Ce qu'il ne désire pas, il ne l'écrit pas dans le Koran.

Les *svats*, ou garçons d'honneur, chantent tour à tour des couplets où ils exaltent leurs héros nationaux. Le *svat* chrétien évoque le souvenir de ce Marko Kralievitch dont j'ai raconté autrefois la légende. « Bien que tu sois un courtisan des Turcs, tu es cependant notre honneur. » Puis il célèbre Miloch Obilitch qui, sur le champ de bataille de Kosovo, poignarda le sultan victorieux, et il conclut : « Le Serbe et le Turc ne seront jamais d'accord. La mer aurait plutôt fait de se dessaler. »

A cet épisode de noces qui présage des intentions peu pacifiques succède une scène élégiaque. Des pleureuses apparaissent sur la scène; elles reviennent des funérailles du guerrier Bratitch, tué par les Turcs. A leur tête est la sœur du défunt; elle exhale sa douleur dans un vocero farouche, saisit un sabre et se tue. Les habitants chantent l'éloge du défunt. C'était un héros incomparable. Il avait coupé à lui seul dix-huit têtes de Turcs!

Voici maintenant une réunion de chefs et de guerriers. Ils viennent de recevoir une lettre écrite par un pope d'une tribu voisine; aucun d'eux ne sait lire. Ils donnent la missive à déchiffrer à un pope qui n'en sait pas plus qu'eux. Pour exercer son ministère, il n'a besoin que de connaître par cœur les textes liturgiques. Les guerriers se décident alors à consulter une sorcière; mais ils découvrent qu'elle a été

envoyée par les Turcs pour troubler leur esprit et la misérable échappe à grand'peine à leur vengeance.

Au-dessus d'un feu de bivouac la lune se lève sanglante et l'on entend les sourds grondements d'un tremblement de terre. Survient un vieil hégoumène aveugle qui débite son chapelet. Les guerriers l'interrogent sur ces signes mystérieux. L'octogénaire leur répond par des considérations philosophiques qui n'ont rien de commun avec le drame. Mais le vladika, qui a lu, au moins en russe, des tragédies à la Voltaire, ne néglige aucune occasion de placer des lieux communs parfaitement inutiles.

A ces tirades déclamatoires l'hégoumène fait heureusement succéder des conseils patriotiques qui sont mieux dans la note du poème :

Vous aurez des luttes terribles à subir. Toute une tribu a renié sa race et sert l'immonde Mahomet. Que sont devenues la Bosnie et la moitié de l'Albanie? Que sont devenus vos frères? Ah! si vous agissiez tous ensemble, que ne feriez-vous pas! Vous êtes destinés à porter la croix, à subir des luttes terribles avec les vôtres et avec l'étranger. Lourde est la couronne; mais les fruits seront doux. Il n'est point de résurrection sans trépas. Je vous vois déjà sous un glorieux linceul. Mais l'honneur et la nation sont ressuscités et sur l'autel fume un pur encens. Mourez glorieusement, puisqu'il vous faut mourir.

Les guerriers s'endorment sur cette fin de sermon et le vieil hégoumène continue à débiter son chapelet auprès du feu nocturne. Aux premières lueurs de l'aurore, les Monténégrins se lèvent et se rendent à l'église pour prêter serment de délivrer leur pays des renégats. Le serdar Voukotch prononce la formule de consécration ou plutôt d'exécration contre les traîtres :

Garde à vous, Monténégrins! Celui qui commencera sera le meilleur d'entre nous! et celui qui trahira, que toute chose chez lui soit pétrifiée! Que le Seigneur Dieu par sa force pétrifie la semence dans son champ, qu'il pétrifie les enfants de sa femme,

qu'elle n'engendre que des lépreux! Que sa trace disparaisse d'ici-bas! Qu'aucun fusil ne soit suspendu dans sa maison! Qu'il n'abatte aucune tête d'ennemi. Que sa maison soit privée d'honneur!

Celui qui aura trahi ses frères, qu'il n'offre ni le pain ni le vin à l'église! Que sa bûche de Noël soit ensanglantée! Que son jour de fête soit marqué par le sang!

Celui qui aura trahi les héros, que la rouille tombe sur sa maison et qu'à ses funérailles les pleureuses mentent en chantant ses louanges!

La scène change. C'est la nuit de Noël : le vladika Danilo et l'hégoumène Stéphane, entourés de jeunes gens, sont assis auprès du foyer où brûle la bûche traditionnelle. Ils établissent le bûcher suivant les rites des ancêtres, l'arrosent de vin. L'hégoumène se fait apporter une gouzla et chante. Il a célébré cette grande fête de la chrétienté à Bethléem, au mont Athos, à Kiev, mais jamais il ne l'a célébrée avec tant de joie qu'aujourd'hui.

Et il se met à philosopher sur ce thème banal, que la paix n'est pas de ce monde, et sur cet autre qui ne l'est pas moins : « Homo homini lupus. » Ici encore, l'auteur jette dans le moule épique des pesmas¹, des idées qui conviendraient mieux aux alexandrins de notre tragédie pseudo-classique. Le vladika Danilo conclut avec résignation :

« Le feu est bon et le vin encore meilleur : tu t'es, mon fils, quelque peu échauffé, et tu passes le monde au crible. »

L'hégoumène abandonne ses thèmes philosophiques pour revenir à la réalité, c'est-à-dire au péril qui menace les Monténégrins du côté des Turcs; puis les interlocuteurs se rendent à l'église pour fêter la Noël.

Au moment où ils sortent, une fusillade terrible éclate dans la montagne. Des guerriers arrivent ensanglantés; ils racontent qu'ils viennent de massacrer tous les Turcs qui se sont refusés à faire le signe de la croix. Ils ont brûlé les

1. Chants épiques serbes.

maisons des renégats et détruit les mosquées. Le prélat les bénit et les remercie.

Sur le portail de l'église apparaît le moine aveugle Étienne. Il tient en main le calice ; il invite les vengeurs de la croix à communier, même sans s'être confessés. L'exploit qu'ils viennent d'accomplir leur assure de droit l'absolution.

Après la communion les vengeurs de la croix préparent un festin rustique et, une fois rassasiés, ils se remettent à danser le kolo. Mais cette danse grave — nous l'avons fait remarquer tout à l'heure — n'est qu'une évocation du chœur antique. Tout en rythmant les pas cadencés, ils célèbrent le triomphe de la foi et la défaite des ennemis :

« O vous qui, les premiers, avez frappé sur les Turcs, qui saura vous tresser des couronnes ? Le monument de votre gloire, c'est la liberté du Monténégro. »

L'hégoumène Stéphane reparait et célèbre un service funèbre pour les héros qui ont succombé dans la lutte. Leurs âmes doivent se réjouir. C'est la première fois qu'on voit une pareille journée depuis Kosovo. Et l'hégoumène évoque les noms de tous ceux qui sont morts pour la foi et pour la patrie.

Si l'auteur du poème avait été un littérateur expérimenté, c'est sur cet épisode qu'il aurait dû terminer son œuvre. Mais il ne sait pas se borner et il a éprouvé le besoin d'en ajouter un dernier qui ne contribue en rien à l'intérêt du poème.

Le jour de la Nativité nous retrouvons ensemble le vladika Danilo et l'hégoumène Stéphane. Un messenger vient leur raconter ce qui s'est passé à Rieka, sur les bords du lac Scutari. Là aussi les Turcs ont été massacrés. Mais la victoire a coûté de grands sacrifices. Un guerrier, Mandouchitch, expose les détails de cette lutte et dans quelles circonstances son fusil, le vieux compagnon de sa vie aventureuse, a été brisé par une balle ennemie. Il pleure la perte de son arme, il la pleure comme un fils unique, comme un frère, et il vient demander au vladika s'il peut

lui indiquer un artisan capable de la remettre en état. Le vladika le console de son mieux et lui fait cadeau d'un nouveau fusil.

Cette arme nouvelle que le vladika donne au guerrier pour remplacer l'arme perdue, c'était peut-être dans la pensée de l'auteur le symbole de la lutte que la terre serbe doit avoir à soutenir dans l'avenir. Cette lutte n'est pas encore terminée aujourd'hui et la race serbe n'a pas encore réalisé l'idéal que rêvait pour elle l'évêque guerrier du Monténégro.